JAB 1018 Lausanne 18
Annoncer les rectifications d'adresse

Si vous pouvez lire ce texte, c'est que vous n'êtes pas abonné(e). Qu'attendez-vous pour le faire ?
Frs 25.– au CCP 10–220 94–5

LA DISTINCTION

Sociale — Politique — Littéraire
Artistique — Culturelle — Culinaire

108

27 juin 2005
paraît six fois par an
dix-huitième année

«Strč prst skrz krk!»
(Enfonce-toi le doigt dans la gorge, en tchèque)

Fiction valaisanne (XI)

La pente d'Ayent et la côte des Ayentôts

Alors que Bernard Crettaz a disparu de la circulation puis a été retrouvé à la tête d'un effrayant complot, la commune d'Ayent cherche toujours un écrivain pour réécrire son histoire. Le grand jour est arrivé. Bilan.

LES autorités et la population d'Ayent se sont retrouvées le second dimanche de mai pour recevoir le pain, le vin et le constantin, lors de la cérémonie traditionnelle de la Pentecôte. Luc, «enfant du pays» (1), a rendu son évangile, ouvrage préfacé par Romaine Jean «journaliste et enfant du pays» (2). Cette œuvre est illustrée par Pierre-Alain Meuron «artiste et Ayentôt d'adoption» (3), le graphisme a été réalisé par Patrick Savioz, enfant du pays (4). Dans ce magnifique opus, l'âme du pays, les odeurs des fumassières, les parfums des grands hommes débordent des pages et embaument la pièce. Tout ce qui donne à Ayent son originalité profonde, tout ce qui fait d'Ayent une contrée à nulle autre pareille, tous ces éléments uniques sont célébrés à leur juste valeur, au-dessus. Oui, il faut le dire: Ayent est une commune d'exception, magnifiquement autre, exceptionnellement différente, elle a suivi son chemin d'autarcie en dédaignant les modèles et les modes, explique la Romaine Jean. *«Ayent est Ayent et celui qui n'est pas enfant du pays ne peut le comprendre. À Ayent, on a eu une l'idée de construire un barrage qui retienne l'eau de notre montagne, et cette eau est acheminée par une conduite forcée à une usine électrique. Ingénieux; n'est-ce pas? À Ayent dans les années trente, on se disputait à mort. C'est fou, hein ? À Ayent, sur les alpages, on transforme le lait des vaches en fromage. Magnifique!»* On pourrait ajouter qu'à Ayent les tunnels ne débouchent sur rien et les pentes –fait unique dans le monde alpin– montent quand on les grimpe et descendent sinon. L'ouvrage de Constantin raconte cela et bien d'autre chose encore. Il se termine par une magnifique évocation du futur cimetière où reposeront côte à côte les enfants du pays, les Bonvin, Fardel, Jean, Gaudin, Aymon, Bétrisey, Beney, Blanc, Chabbey, Morard, Savioz et Praplan: *«Amis ou ennemis se retrouveront côte à côte pour l'éternité. Finies les guerres politiques, claniques ou familiales. Les morts sont réduits à leur essence même, celle d'être des Ayentôts, un point c'est tout.»* (5)

Quatre évangiles pour dire Ayent

Rareté dans l'histoire locale, quatre ouvrages racontent

(suite page 7)

École de journalisme

Le pigiste n'a pas pris beaucoup de rixes

Un garçon de 14 ans a avoué avoir assassiné avec un couteau une jeune fille de 15 ans mardi à Güttingen (TG). Il semble qu'il était en conflit avec elle.

Dépêche ATS, reprise dans *Le Temps*, 6 mai 2005

«Et si la mobilité est synonyme de croissance économique, je pense qu'il est temps de donner un coup de frein à l'immobilisme.»
Jean-René Germanier, PRD/VS, au Conseil National, 8 mars 2005

«En cinq ans, nous avons perdu dix ans pour achever les réseau des routes nationales!»
Simon Epiney, PDC/VS, au Conseil des États, 10 mars 2005

«Si on veut appliquer le frein à l'endettement et qu'on enlève le frein à main, dans le fond le frein à l'endettement ne sert plus à grand-chose!»
André Bugnon, UDC/VD, au Conseil national, 16 mars 2005

«Vous me donnez l'impression d'être celui qui met toujours une patte autour du marteau pour taper sur le clou pour que le clou ait moins mal quand on veut l'enfoncer.»
Le même, au Conseil national, 17 mars 2005

«Si nos candidats sont élus, je suis sûr qu'ils donneront tous le meilleur de moi-même!»
Léonard Bender, au débat du club R à Martigny, in *Le Nouvelliste*, 5 février 2005

«Je me souviens du premier rapport, je l'ai eu entre les mains avec dix ans de retard.»
Yvette Jaggi, présidente de Pro Helvetia, in *L'Hebdo*, 3 mars 2005

«Les scélérats qui dirigent le foot sont les arbustes qui cachent la forêt de sapins qui nous dirigent économiquement et politiquement.»
Gérard Forster, coup de gueuleur, in *Résistance*, avril 2005

«Il faut le répéter: la meilleure aide au développement est celle qui produit les meilleurs résultats.»
Walter Fust, directeur de la Direction fédérale du développement et de la coopération, in *Le Temps*, 5 mars 2005

«Ce décès subit est aussi brutal qu'inattendu.»
Gilles Roduit, curé de Verbier, in *Le Nouvelliste*, 29 mars 2005

«Pour nous aussi, le sevrage est l'ultime but, il faut permettre aux gens d'y arriver en bonne santé et si possible vivants.»
Solange Peters, médecin et conseillère communale socialiste lausannoise, supra RSR1-La Première, 7 mars 2005, vers 12h45

«En tout état de cause, je ne mets pas mon sexe en avant et ne fais pas campagne pour tuer un homme.»
Véronique Pürro, candidate à la candidature au Conseil d'État genevois in *Tribune de Genève*, 3 février 2005

«La poste a dégagé en 2004 un bénéfice de 837 millions de francs, contre 366 millions en 2003. (…) Ces bons résultats s'expliquent par plusieurs facteurs.»
Rédacteur anonyme, Télétexte, 31 mars 2005, p. 108

«Puisse l'esprit de fête qui anime ce Salon événement souffler aussi sur la mèche allumant un débat nouveau qui, au-delà de toute autophilie ou autophobie, construise la mobilité de l'avenir dans le respect et pour le bien de tous.»
Vincent Hutter, journaliste, in *L'Illustré*, supplément Salon de l'Auto, 23 février 2005

«Huit personnes (6 en 2003) sont mortes noyées dans le canton de Fribourg, qui détient la palme en Suisse, annonçait la Société suisse de sauvetage.»
Rédacteur anonyme, in *La Gruyère*, 15 février 2005

«Ce que j'attends de lui, moi, c'est que ce soit un rocher, j'attends que ce soit du solide, mais le solide ça ne veut pas dire que c'est une pierre qui n'a pas d'oreilles.»
Mgr Henry Schwery, cardinal conclaviste, supra RSR1-La Première, 21 avril 2005, vers 7h15

«Le front qui était sur nos têtes s'est bel et bien dégagé aujourd'hui.»
Dominique Schibli, présentatrice météorologique, supra TSR1, 23 mars 2005

LA DISTINCTION
Publication bimestrielle de l'Institut pour la Promotion de la Distinction
case postale 125
1018 Lausanne 18
redaction@distinction.ch
www.distinction.ch
Abonnement: Frs 25.– au CCP 10–22094–5
Prix au numéro: Suisse: 4.35 francs
Europe hors zone franc: 2.90 €
Collaborèrent à ce numéro:
Arnaud Balmain Couthard
Georges Behave
Jean-Frédéric Bonzon
Charles Chopin
Sous-Commandant Dourakine
Suétone de Fustanges
Jacky Hulot
Iris Jacquet Jensen
Oncle Maggi
Gil Meyer
Henry Meyer
Vivette Perret
Boris Porcinet
Pascal Premploz
Marcelle Rey-Gamay
Laurent Sambo
Cédric Suillot

Comprendre les médias

Les affabulateurs
Médiatisation d'une fausse agression dans le RER D en juillet 2004
Supplément à Pour lire Pas lu, *n° 21, octobre 2004, 32 p.*
Commande: www.plpl.org

Au rang des satisfactions honteuses, entre péter au lit et se curer le nez, il convient d'accorder une place particulière à la lecture retardée des quotidiens. Le produit *information*, tel que le conçoit une bonne part de la presse écrite, devrait porter sur sa *cover* une date de péremption (un composant chimique accélérant l'acidification du papier pourrait également faire l'affaire), tant les nouvelles d'il y a quelques semaines vous ont *«une de ces gueules à la galerie j'farfouille»*, comme disait Léo Ferré.

Bien sûr, il est plus facile de commenter à froid que de se lancer courageusement dans le bavardage au cœur même de l'événement, et l'anachronisme est un péché intellectuel grave. Mais si les mécanismes de concurrence sauvage entre supports d'annonces, la recherche de visibilité des politiques ou des marchands ainsi que l'imaginaire échevelé des journalistes ne sont pas dénoncés lorsque l'occasion se présente, on peut être sûr que les dérapages cauchemardesques de ces derniers temps vont se multiplier à l'avenir. Pourquoi seuls les usagers-en-colère-des-services-publics auraient-ils le droit à la parole et jamais les lecteurs/spectateurs-en-fureur-de-la-presse-et-autres-médias?

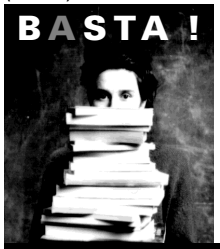
Même si on ne partage pas forcément sa dénonciation obsidionale des complots du «Parti de la Presse et de l'Argent», on sera donc reconnaissant à l'équipe de *Pour lire Pas lu* d'avoir compilé pour nous cette «tragicomédie médiatique en deux actes» autour de la prétendue agression d'une jeune mère de famille dans le RER parisien en juillet 2004, qui se révéla finalement le pur fantasme d'une mythomane esseulée.

Sur 32 pages, nous voyons la baudruche prendre de l'ampleur, l'affabulation des professionnels propulsant, par ajouts successifs et analyses outrancières, le pitoyable mensonge initial aux dimensions d'une crise de la société française tout entière. Les policiers ayant simplement fait leur travail, vient le temps de la désescalade, qui n'est pas le moins spectaculaire, puisqu'on y voit les éditorialistes s'efforcer de faire porter la responsabilité du dérapage aux politiques ou même les plus délirants d'entre eux suggérer que l'agression était à ce point *vraisemblable* qu'il était juste de la dénoncer. *(J.-F. B.)*

N. B. Sur ce dossier et bien d'autres, on recommandera également la consultation régulière du site *Action-critique-médias* (www.acrimed.org), 100 % franco-français, sans qu'on puisse le lui reprocher, tant la tâche est vaste…

(À être au courant de l'histoire…) Charles Chopin en route pour le Séparatistan.

(Publicité)



Une coopérative autogérée, alternative.
Une librairie indépendante, spécialisée en sciences sociales et ouverte sur d'autres domaines.
Un service efficace et rapide.
Un rabais de 10 % aux étudiants et de 5 % à ses coopérateurs.

LIBRAIRIE BASTA ! Petit-Rocher 4, 1003 Lausanne,
Tél./fax: 625 52 34 / E-mail: basta@vtx.ch
Ouvertures: LU fermé,
MA-VE 9h00-12h30, 13h30-18h30, SA 9h00-16h00
Librairie Basta ! - Dorigny, BFSH 2, 1015 Lausanne,
Tél./fax/répondeur 691 39 37
Ouvertures: LU-JE 8h30-17h30, VE 8h30-17h00

Courrier des lecteurs

Bisbilles 1

Je voudrais dire à Madame Claudine-Nicole Matranserger que si elle était viendrue à la cérémonille du Canapignac, elle aurait de visu pu entendre que les orationneurs valèrent bieaucoup plus millieux que la translittération de leurs apropocryphes. Sait quanmême pas de notre faute si la langue est si plate, quand elle se couche sur du papillier.

Un orateur anonyme
de la cérémonie du Grand Prix du Maire de Champignac, totalement inconnu de la rédaction

Bisbilles 2

Je vois avec plaisir que mon cher Laïf Blorhan, syndic de Brahant, ne se départit pas de son sens de l'humour et de son infaillible sens de la déduction. Je suis de tout cœur et de tout cerveau avec vous, continuez, et nous finirons par démasquer et les auteurs et les coupables, même si cet interminable feuilleton persiste à brouiller les pistes.

Hans Sauer-Suess,
détective amateur, pigiste à plein temps et justicier occasionnel, La Praz

Bisbilles 3

J'ai lu avec reconnaissance votre dernier courrier des lecteurs. Pour une fois que ne s'y étalaient pas, avec le plus parfait mauvais goût, les remugles familiaux des joggers et des cyclistes et des dragueurs et des poètes locaux! Non, c'était concret et informatif, peut-être un peu pédant mais parfaitement recevable: le directeur des Archives fédérales avait, en bon professionnel, pris connaissance de ce que le dépôt légal l'oblige à cataloguer. Et, se sentant incompris de la corporation au service de laquelle il estime se mettre, celle des historiens, il leur donnait quelques clés pour la consultation des kilomètres courants de documents que recèlent ces somptueuses cavernes de papiers.

Jusque-là, tout allait bien. Et qu'est-ce que je vois? Votre redoutable rédacteur «J.-P. T.», qui avait commis le sarcasme contre les Archives, se croit obligé de répondre au droit de réponse. Il le fait de la manière très caractéristique des surréalistes dogmatiques qu'il cite: il dit n'importe quoi, pour pouvoir clouer le bec à celui qui ne dit pas n'importe quoi, et pour avoir, de toute éternité et pour toujours, le dernier mot.

C'est un peu court et «petit bras», jeune homme! Je me console en me disant, comme sans doute la grande majorité de vos lecteurs, et de vos rédacteurs, que ce «J.-P. T.» pseudo-surréaliste n'existe pas. À tous les humiliés et les sans-grade qui, comme vous et moi, végétons dans un morne anonymat, voire vivons une existence fugitive, ou encore nous éclipsons dans les limbes de la littérature fantastique, je dis: ne perdez pas courage, ce qui restera de nous dans les archives nous sauvera de la malédiction.

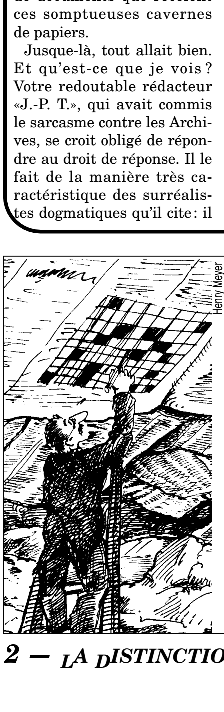
Et qui sait, peut-être à ce moment-là, un nouveau «J.-P. T.» se montrera enfin reconnaissant d'avoir pu accéder aux minuscules traces qui de nous survivront dans les archives nationales. Alors, au lieu de se gausser, il prendra des notes, et écrira, enfin, un beau livre sur moi et ma destinée.

J.-J. Mépfer-Kenzo,
stylologue-sémiologue-sociologue, chargé de cours extraordinaire, Département de français comparé, Faculté de l'Être, Université populaire

Rentrant de Berne –des Archives fédérales (ACF), justement– je prends connaissance de votre missive. La lisant, aussitôt, je me (re)branche sur le site des ACF. Or, qu'est-ce que je découvre? Mépfer-Kenzo est un patronyme inconnu des ACF, même en allemand! Si Kenzo l'est tout autant, par contre plusieurs occurrences apparaissent lorsqu'on tape Mépfer. 3 pages de Mépfer... Bravo! Vous êtes d'autant moins inconnu... qu'en fait le moteur de recherche des ACF, qui est aussi flou dans sa logique que son contenu, traduit Mépfer par Métier, et que vous apparaissez donc de cette manière, par exemple, dans l'arrêté du Conseil fédéral prorogeant la déclaration de force obligatoire générale du contrat collectif de travail pour le Mépfer de cordonnier en Suisse (du 27 décembre 1949) ou dans celui prorogeant celui qui donne force obligatoire générale au contrat collectif de travail pour le Mépfer de coiffeur en Suisse (du 9 janvier 1951).

Ni humilié, ni sans grade, vous êtes donc, pour les ACF, de tous les métiers. Bravo!

[*J.-P. T.*]



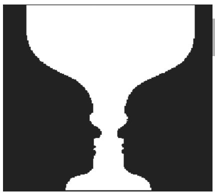
Solution des mots croisés de la page 7

De gauche à droite

1. Rudolf Merz – 2. animalerie – 3. zézaiement – 4. arête – Ga – 5. épi – Samoa – 6. mine – neuro – 7. adent – nids – 8. RO – vint – II – 9. Europe – usé – 10. expliciter

De haut en bas

1. raz-de-marée – 2. une – Pidoux – 3. dizaine – RP – 4. Omar – envol – 5. laies – tipi – 6. flétan – nec – 7. mêmement – 8. ère – oui – ut – 9. ringardise – 10. zêta – osier



Les dialogues de la boutique politique

Ethnologorrhées

SdF: Une fois n'est pas coutume: c'est vous qui vous emportez.

GB: En effet, malgré mon calme légendaire, je ne puis me contenir. Vous n'avez pas lu cette piteuse tentative? Intituler un livre *Un ethnologue à l'Assemblée* et faire un reportage complaisant! Quelle déception!

SdF: Qu'est-ce qu'il vous faut? Un ethnologue a fait ce que font ses collègues, il est allé sur un «terrain». Celui-ci est assez difficile d'accès, pas à cause de l'éloignement et des réducteurs de têtes mais parce qu'il faut des autorisations pour y accéder. Notre chercheur se les est procurées. Et de retour de cette expédition à l'Assemblée nationale française, il nous raconte ce qu'il a vu.

GB: Je ne sais pas si vous faites exprès pour me provoquer. Il raconte quoi, et il raconte comment? Il fait de la pompeuse histoire officielle, que l'on peut trouver dans les hagiographies de la république. Il fait de la croustillante histoire anecdotique, en cataloguant des célébrités, en racontant les pleurs d'une parlementaire opposée au PACS, et le «long sanglot» d'une autre députée, qui s'est prononcée en faveur dudit –et ceci sans faire autre chose qu'un compte rendu machiste et tronqué: les deux femmes parlementaires sont présentées comme purement émotionnelles, leurs arguments passent à la trappe.

SdF: Eh eh! Vous n'auriez pas tendance à surinterpréter? N'a-t-il pas consciencieusement rendu compte de ce que les citoyens ne peuvent pas voir: travaux de commission, tractations de couloirs, cohabitations permanentes même en cas de régimes où alternent les forces au pouvoir, petits arrangements et petites trahisons, cordialité conditionnelle de l'entre-soi de complices qui sont en même temps des adversaires. Ce n'est pas si mal, comme introduction.

GB: Grave malentendu: c'est lui qui surinterprète, mais sans le savoir, et en adoptant les points de vue de ses informateurs parlementaires. Le résultat est tout sauf anthropologique: ici, l'ethnologue a laissé parler ses informateurs, avec toute la déférence due à leur rang. Il rend compte de leurs opinions et de leurs interprétations, et ne fait rien pour produire une réflexion. Il les affuble tout au plus de notions pseudo-anthropologiques que ne renierait pas un journaliste en mal de mépris folklorisant: et voilà nos députés traités comme une «tribu», qui a ses «rituels» et ses «chamans». C'est insulter à la fois les parlements et les tribus.

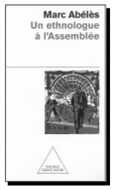
SdF: Tout de même, il a rendu familier cet exotisme du monde parlementaire.

GB: Mais non, il l'a rendu anodin et anecdotique. C'est la «Ferme des célébrités» sous couvert de science, c'est le point de vue politicien sur la politique, sous couvert de compte rendu ethnographique. Il va trop vite, il prend les mêmes raccourcis pontifiants que ses interlocuteurs: il célèbre ou déplore la vie parlementaire, mais ne la regarde pas assez lentement et longuement pour la décrire. C'est de l'ethnologie *Canada Dry*, un succédané fade et trop sucré.

SdF: Je vous ai connu plus mesuré et moins fleuri. Ces hyperboles et ces métaphores, n'est-ce pas ce que vous me reprochez à longueur d'entretiens? Vous voulez que je vous dise: ce livre est décevant parce qu'il est plein de préjugés. Il tombe dans tous les panneaux politicards, journalistiques, sexistes. Mais quoi, il nous informe de ce que pensent les politicards, les journalistes et les machistes. Nous n'allons pas faire tout un plat d'un livre un peu plat!

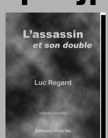
GB: C'est vous qui faites le raisonnable, et vous avez un peu raison, allez. Mais j'ai un copain député, il va nous faire entrer à la buvette du Parlement. Venez, et vous verrez combien il est plus intéressant de décrire par le menu ce qui se passe entre ces gens, au lieu de les croire quand ils font de l'auto-encensement ou de l'auto-dénigrement, ce qui est strictement équivalent.

G. B. & S. d. F.



Marc Abélès
Un ethnologue à l'Assemblée
Odile Jacob, 2000, 283 p.,
Préface de Laurent Fabius, alors Président de l'Assemblée et socialiste de droite, avant de devenir présidentiable et cache-nez des socialistes de gauche.

Les apocryphes



Dans ce numéro, nous insérons la critique entière ou la simple mention d'un livre ou d'une création, voire d'un auteur, qui n'existe pas, pas du tout ou pas encore.

Celui ou celle qui découvre l'imposture gagne un splendide abonnement gratuit à *La Distinction* et le droit imprescriptible d'écrire la critique d'un ouvrage inexistant.

Dans notre dernière édition, *L'assassin et son double*, *serial polar* particulièrement *gore*, était un faux manifeste.

Le Tartuffe moderne

Le Matin
le quotidien romand
GENÈVE
Les radicaux roulent le conseiller d'Etat Moutinot dans le caniveau

5 mai 2005

LES ÉLUS LUS (LXXVI)

Prophète en son pays

Il est trop facile de chercher dans les discours d'un véritable homme d'État de quoi ternir sa réputation. Certains détails dérangeants ne sont parfois que les signes apparents d'une pensée profondément originale.

CORRESPONDANTE PÉRIPHÉRISCOPIQUE
MARCELLE REY-GAMAY

Un souffle d'éternité

Pour commencer, observons le sous-titre: *«Discours de commémoration du 60e anniversaire de la fin de la guerre de 39-45, le 8 mai 2005…»*. Ensuite cette phrase tirée du chapitre VI LES FRONTIÈRES: *«Depuis des centaines d'années, la Suisse s'identifie à l'intérieur de frontières parfaitement connues. Depuis 500 ans, elle n'a plus étendue* [sic] *ses frontières nationales…»*

Puisque le dernier agrandissement de la Confédération a eu lieu en 1815 avec l'arrivée de Genève, du Valais et de Neuchâtel, le discours devrait avoir été prononcé le 8 mai 2315. Et, en admettant que la commémoration du 60e anniversaire de la fin de la guerre ait lieu toutes les années, c'était lors de la 310e. Les ricaneurs ont tort. Cette apparente confusion cache un message. Quand un pays a atteint ses limites, les étapes intermédiaires sont rejetées dans l'ombre. Il est même nécessaire de les oublier pour entrer dans l'éternité.

Un air de pureté

Dans son discours, l'auteur cite un texte de Winston Churchill prétendument du 13 décembre 1944, en réalité du 3 décembre (mais, comme on vient de le montrer, vue de la Suisse éternelle, les dates n'ont plus d'importance): *«C'était un pays démocratique qui a défendu sa liberté depuis ses montagnes et qui, en dépit de son appartenance (ethnique), a en majorité pris moralement notre parti.»* Cette étrange parenthèse se retrouve dans les autres langues officielles sur le site de l'administration fédérale. *«… und trotz ihrer (ethnischen) Zugehörigkeit hat die Schweiz gesinnungsmässig grösstenteils unsere Partei ergriffen»*, *«…nonostante la sua appartenenza (etnica), per quanto attiene al modo di pensare nella stragrande maggioranza dei casi ha preso posizione a nostro favore»*. C'est la version anglaise qui, en reprenant le texte exact du billet du Premier Ministre Churchill au secrétaire d'État aux Affaires étrangères, donne la clé du mystère: *«She has been a democratic State, standing for freedom in self defence among her mountains, and in thought, in spite of **race**, largely on our side»*. Une traduction française plus ancienne confirme l'adaptation pour le discours de la phrase de Churchill: *«Elle a toujours été un État démocratique, défendant sa liberté entre ses montagnes, et malgré la **race**, toujours, de notre côté par la pensée, tout au moins dans une large mesure.»*

Une lecture trop rapide pourrait conduire à penser que l'auteur n'hésite pas à recourir au politiquement correct.

Ce n'est bien sûr pas pour sacrifier à une mode, d'ailleurs d'origine étrangère, que l'auteur se permet de corriger une phrase historique. En fait, ce n'est pas malgré son appartenance à la race allemande que la Suisse a résisté aux nazis, c'est tout simplement parce les Suisses constituent une race à part, indépendante et fière.

La Suisse est éternelle, les Suisses existent et Christoph est leur prophète. Ach, Gott!

M. R.-G

Montre en main, le déroulement d'une soirée exceptionnelle

Nouvel-an à la Pontaise, Pâques en charentaises

13h00 Ça n'a pas encore passé son dixième réveillon que ça se permet déjà de les trouver monotones. Les deux plus jeunes locataires de l'immeuble, le petit A. (*) et le petit B. (*) décident d'organiser leur propre Saint Sylvestre dans l'appartement des voisins du rez-de-chaussée, où on leur garantit une liberté d'action qu'ils ne trouveront pas chez eux. Les parents les laissent faire d'autant plus facilement qu'à plus de dix heures de l'événement, ils ne mesurent pas encore clairement les conséquences qu'entraîne cette permission accordée à la légère sur la tranquillité de leur soirée.

21h00 Tous les invités sont réunis dans le salon, B. venu seul et A. accompagné de ses parents, monsieur et madame C. (*). Les festivités débutent par un jeu de l'oie maison spécialement décoré par le duo en l'honneur de la nouvelle année.

21h03 Avec l'impertinence qui caractérise les cadets, B. s'échappe du peloton et termine en moins de cinq minutes un jeu dont la construction avait pris plus de deux heures. A. réplique aussitôt en complétant les règles à l'aide d'un article qui stipule que le premier arrivé ne l'emporte pas mais doit retourner à la case départ. Malgré une certaine surprise dans l'assistance, l'arbitraire de la décision l'emporte sur la mollesse des protestations, et B. n'a plus qu'à croire en sa bonne étoile pour renouveler l'exploit. Premiers signes d'impatience chez monsieur C.

21h30 Arrivé bon dernier, B. tient à prendre sa revanche au Uno. Ce choix se heurte à la volonté de monsieur C. de reprendre en main le bon déroulement de la soirée. Celui-ci consent tout de même un dernier sacrifice, et se retire. Pendant tout le temps que durera la partie, on pourra l'entendre faire chauffer sa chaîne hi-fi en vue de la disco qu'il mijote dans son salon.

22h15 On enchaîne avec le mikado, mot dérivant du verbe latin «cado» qui signifie tomber, et du préfixe «mi-», c'est-à-dire qu'une bonne moitié du temps de jeu passe dans sa préparation, à faire harmonieusement tomber les bâtonnets sur la table.

22h30 Exotisme oblige, la marmaille donne dans le samouraï. Depuis le temps qu'ils mangent des chips, leurs doigts devenus poisseux leur permettent d'extraire les baguettes par simple adhérence, et à grand renfort de poses martiales et de mouvements tournants des bras les envoient sauter périlleusement au fond de la pièce. Il n'y manque que les hurlements zen, chose dont se charge monsieur C. à son retour quand il s'aperçoit qu'on en est toujours au chapitre des jeux de société et d'adresse, deux qualités qui lui font défaut ce soir-là.

22h35 D'âpres négociations s'engagent entre les générations au sujet de la suite du programme avant qu'un consensus ne s'établisse : l'air frais du dehors saura calmer les passions de chacun. Mais sitôt franchie la porte d'entrée, A. exhibe un plein sac de pétards. «Pour trois mois d'argent de poche», précise monsieur C., enchanté de la façon dont son fils dépense ses économies.

22h40 Très vite, les alentours de l'immeuble d'ordinaire si paisible se transforment en Waterloo pour juge de paix. Plusieurs voisins surpris par la précocité d'un tintamarre qu'ils n'attendaient pas avant minuit font claquer leurs volets. N'est pas Cambronne qui veut.

23h00 Il faut dire qu'A. et B. rivalisent d'imagination pour faire sauter leurs pétards par grappes entières dans tous les recoins de l'arrière-cour. Et ce n'est pas monsieur C., très *Il faut sauver le soldat Ryan*, seul, debout au milieu des explosions (car on ne se laisse pas impressionner par quelques piqûres de mouche quand comme lui on a fait la guerre) qui interviendra juste à temps pour confisquer le briquet avec lequel B. joue dans le sac à pétards.

23h10 Danseur hors pair, monsieur C. obtient enfin de l'assemblée qu'elle se rende dans son salon pour le traditionnel bal de Nouvel-An. Musique de là-bas, décoration à la là-bas, buffet bon comme là-bas mais chaud comme là-bas (1), et un fils contrarié dans l'exécution de ses projets, qui voudrait que son père aille voir là-bas s'il y est.

23h15 La cassette des grands jours est dans la sono qui ronfle à pleins transistors, et c'est toute l'installation que le volume des grands jours met à rude épreuve. On ne s'entend plus parler, mais on admire : monsieur C. emporté par une musique irrésistible vers une chorégraphie chaloupée, de celles que les associations parentales américaines qualifient d'explicites, tandis que les enfants lui donnent la réplique en virevoltant autour à la façon du meeting de Payerne. Vols en tonneaux jusqu'au canapé, attaques en piqué sur la chaîne stéréo, tentatives de baisser le son contrées par des déhanchés de monsieur C. qui en profite pour le rétablir à son plein maximum.

23h40 Du fond du vestibule, son épouse, lasse, promène un regard désabusé à travers le salon. Heureusement, le moment est venu de se retirer pour mettre le cap sur le carrefour voisin de la Pontaise, d'où l'on pourra admirer les feux d'artifice municipaux.

23h50 Là-bas, la grande attraction de la place de jeu consiste en une immense pyramide de cordes, au sommet de laquelle nous retrouvons A. et B. qui se sont choisi un endroit privilégié pour la mise à feu de ce qu'il leur reste de pétards. Ce spectacle de haute voltige rappelle brusquement à leurs responsabilités les locataires du rez-de-chaussée –auxquels la garde des chérubins avait été confiée– qui se voient obligés de hausser le ton pour faire redescendre les artificiers de Sa Majesté. Ils se contenteront de jouer à Jan Palach à terre.

23h59 Aujourd'hui, levons nos verres à l'année prochaine, ou peut-être même à celle d'après. Monsieur C. ne supporte pas le champagne, cerise sur un gâteau alcoolisé entamé déjà l'après-midi au travail avec l'apéritif de fin d'année. Au moment où les premières fusées s'élèvent au-dessus des toits du pub L'Universal, on le reconduit chez lui avant qu'il ne nous fasse le bouquet final.

J. H.

(*) Nom fictif [N.D.L.R.]

(1) René Goscinny, Albert Uderzo, *Oumpah-Pah, le Peau-Rouge*, Éditions Albert-René, 1995

Palerme de crocodile

Piergiorgio Di Cara
L'âme à l'épaule
Traduit de l'italien par Serge Quadruppani
Métailli, mai 2005, 243 p., Frs 20.80

On ne comprendra sans doute jamais pourquoi la mention *«tiré d'une histoire vraie»* constitue un gage de qualité en faveur d'une œuvre de fiction. Sans doute est-ce lié à cet autre mystère, le plaisir qu'éprouve le lecteur ou le spectateur en quête d'évasion de voir se dérouler l'action dans son quartier (quitte à s'agacer des faux raccords topographiques quand le protagoniste passe d'une rue à l'autre). De même l'amateur de polars saisit-il difficilement en quoi la mention, flic ou truand, de la profession de l'auteur confère comme par nécessité ou par enchantement une valeur ajoutée à la trame que ce dernier soumet aux règles romanesques.

Parfois il arrive que l'on comprenne. Mais c'est que l'écrivain est passé par là. Ainsi Piergiorgio Di Cara, flic anti-mafia de Palerme nous précise l'éditeur, qui après *L'île noire* (même éditeur), nous gratifie d'un nouvel épisode de la vie de Salvo Riccobono, le narrateur, flic anti-mafia de Palerme. Salvo, on s'en doute, est engagé dans un combat dont il est impensable de penser qu'un jour il prendra fin. Il s'est spécialisé dans le traitement des informations récoltées (non sans mal car il faut simultanément se conformer aux lois et éviter de se faire repérer) par les écoutes téléphoniques des brigands mafieux et de leurs innombrables affidés parfaitement intégrés dans le tissu urbain.

Salvo est lui aussi parfaitement intégré. Il a une ex-fiancée régulière, des amis de toujours et une marque de bière préférée régulièrement dégustée dans son bar préféré. Il apprécie sa ville et sa vie. *«Une vie plutôt banale. Tranquille si on considère le métier que je fais, brigade criminelle. Ce qui signifie : pas d'horaires, beaucoup de cigarettes, des emmerdes à n'en plus finir, des discussions avec le monde entier. Le principal qui t'appelle chaque jour et qui te demande : "Du neuf ?" La même chose qu'hier et que demain je réponds.»*

On aurait tort de croire que cette vie est ronronnante. Il y a toujours quelque chose de neuf, d'inattendu, de terrible. *L'âme à l'épaule* s'ouvre sur une explosion violente en plein Palerme, qui tue un célèbre juge anti-mafia, et dont Salvo, voisin des lieux, est bien malgré lui le témoin. Et une enquête de plus à mener, des écoutes à effectuer et à décoder, des témoins à rencontrer jusqu'à localiser le coupable présumé, une huile de la Cosa Nostra, un homme qui a oublié d'être rustre.

Nul héroïsme dans la relation de cette enquête, travail de fourmi qui commence par l'analyse de rapports de police dont certains s'étalent sur des années et des années, sortes de palimpsestes mais aussi de répertoires funèbres des flics qui les ont successivement dépouillés et complétés. Et Salvo, l'ordinaire, de poursuivre, inlassablement, animé de sa quête de justice mais surtout de l'excitation causée par la perpétuelle *«atmosphère de complot, le parfum d'intrigues* (…). *Être dépositaire d'informations précieuses qu'on garde pour soi le plus longtemps possible, de façon à être cuillère de toutes les marmites, comme on dit.»*

Encore un roman avec la mafia de Palerme ? Certainement. Leonardo Sciascia n'aurait-il pas tout dit ? Manifestement Palerme vue par ses écrivains de roman noir n'a pas encore tout dit. Il y a Santo Piazzese et son commissaire Spotorno (éd. du Seuil), il y a, ici, Di Cara et son inspecteur Salvo, que ses enquêtes obstinées, peu spectaculaires, humanistes, ancrées dans sa ville, rendent si attachant. *(G. M.)*

Ubuquité

Marche à suivre attentivement

> **Pour échanger** une vignette défectueuse, il suffit de l'envoyer à la Direction des douanes (section véhicules et redevances, Montbijoustrasse 40, 3003 Berne) en l'agrafant sur une demande téléchargeable à l'adresse www.vignette.ch. Il faut ensuite la photocopier et la conserver dans son véhicule.

Le Courrier, 24 mai 2005

Devoirs de souvenirs de vacances

Nouveaux progrès de l'État-Providence en Italie du Nord

Turin, mai 2005

Charles Chopin en route pour le Séparistan.

Dans le pain tout est bon

Savourons notre histoire

PARU à l'occasion de la semaine du goût et sponsorisé par l'Union Suisse des Boulangers (USB), ce livre de cuisine richement illustré pose tout d'abord une petite énigme au lecteur. Qui donc se cache sous ce pseudonyme évoquant le grand Hergé? Bien que l'auteur tienne apparemment à rester anonyme, on peut deviner qu'il aime cuisiner, qu'il apprécie les bandes dessinées et que ni Dieu ni le Peuple ne lui sont indifférents. En effet, ce recueil de recettes a enfin pensé à tous ceux qui ne peuvent se cuisiner magrets de canard, sushi et autres mets compliqués par manque de temps ou de moyens.

Pourtant se nourrir au quotidien, bon marché et de manière inventive est à la portée de tous, Jo Zette nous en fait une démonstration magistrale et convaincante.

Il réhabilite ici de bonnes vieilles recettes d'antan, adoptant en guise de fil rouge l'utilisation du pain. Elles sont charmantes par leur côté désuet et agrémentées de petites touches originales et bon marché. Chaque recette clairement expliquée est complétée par les indications suivantes: temps d'exécution, nombre de calories par portion (diététique moderne oblige) et prix de revient. Pour vous mettre l'eau à la bouche, passons tout de suite à quelques exemples.

Entrées

• Tartine au Parfait à décorer de quelques câpres plutôt que d'une rondelle de cornichon,
• tartine au Cenovis, indiquant la juste proportion de beurre à ajouter pour obtenir un bel équilibre en bouche,
• toast Hawaï,
• et plus original, tartine au concentré de tomates.

Potages

• Soupe à l'oignon des Halles avec son os à moelle,
• panade servie sur un beurre manié,
• potage à la Vaudoise, à base de pain rassis et de semoule.

Plat principal

Variations diverses sur le thème de la croûte:
• la plus sage, la classique au fromage qui cale bien, accompagnée de son œuf au plat,
• celle aux épinards, avec son œuf poché assaisonné de paprika,
• celle à la viande hachée crue ou cuite,
• la croûte aux sardines en boîte,
• et, pour bien utiliser les restes, la croûte aux spaghettis,
• la croûte au papet,
• puis aussi, le hot dog à la moutarde de Maux,
• et les röstis au pain.

Salades

Verte ou mêlée, aux chapons (morceaux de pain rassis frottés avec une gousse d'ail).

Desserts

Là aussi, les croûtes sont reines:
• croûtes aux fraises, à la rhubarbe, à la marmelade, à la confiture,
• croûtes Ninette (miam-miam), délice estival,
• croûtes dorées au citron vert,
• plus original, marmelade aux croûtons,
• tourte au vieux pain (temps de réalisation un peu long mais le résultat en vaut la peine),
• et l'incontournable Charlotte aux pommes.

Nous avons évidemment testé ces plats; bonne nouvelle, ils sont nourrissants, quasiment inratables –les indications données sont exactes– et appréciés de tous: les gastronomes en culottes courtes découvrent la saveur de la simplicité, les aînés retrouvent là des plaisirs trop souvent oubliés.

En nous transmettant ces recettes précieuses, Jo Zette fait beaucoup plus qu'un travail de compilation culinaire, il fait œuvre de mémoire. Il nous rappelle que le peuple n'est pas qu'une masse anonyme taillable et corvéable à merci, mais un ensemble de personnes ayant une culture, des traditions, des plaisirs qui leur sont propres. Noyés dans la mondialisation nous avons tendance à l'oublier, Jo Zette lui rend ici un hommage vibrant, aussi inattendu que bienvenu.

I. J. J.

Jo Zette
Notre pain quotidien
Éditions du Réel, Lausanne, avril 2005, 200 p., Frs 15.–

Recettes pour pâtes, risotti, polenta et surtout pâtes

La Pastafiore : trois recettes, dont une de pâtes et une souplette

aux fourneaux

ÇA y est, c'est les vacances. Écoles, crèches, garderies c'est fini, il faudra enfin vous occuper de vos mômes, sinon noyez-les ou apprenez-leur les joies de l'univers concentrationnaire géré par des capos pédophiles et désigné par le doux nom de colonie.

Les préados vont vivre avec émois les premiers palots des amours d'été et sur les plages déambulent les hommes à la tablette en choc avec les noisettes épilées, afin de décrocher les faveurs des miss silicones. Quelques milliers de vieux choisiront de claquer au chaud plutôt qu'au froid, et comme des cons les bonnes et les soldats attendent en short que l'été refroidisse un peu.

Mais il faut tout de même penser à se nourrir, bref qu'est-ce qu'on va manger? Et surtout comment va-t-on le manger?

Une bizarrerie de l'été est ce que l'on appelle communément le pic-nic. Si l'étymologie du mot m'échappe, la carte du wagon restaurant du Lisbonne-Echallens-Berlin, indique successivement pikniko, pic-nic et picknick.

Le pic-nic consiste à délocaliser cuisine et salle à manger dans des lieux insolites, voire hostiles, tels pâturages, forêts, plages et aires d'autoroutes. La proximité d'un *spot* (torrent, *shark point*, place de tir) constituera un plus qui vous fera vite oublier les nuisances (piqûres d'insectes, sable dans les tartines, pollution).

Bien qu'associé aux classes populaires, politiquement le pic-nic n'est pas de gauche, étant un agglomérat de symboles fascistoïdes et néo-libéraux. En effet, il s'agit d'une délocalisation, accompagnée d'une glorification et idéalisation de la Nature. On y retrouve même le culte païen des éléments: la terre(asse), le grand air, les braises et le rosé. Pour mieux affirmer leur appartenance au clan tribal, les participants portent l'uniforme (liquette, short, casquette Ricard sur soif).

Il est donc souhaitable que les distingués qui devraient s'adonner à l'art du pic-nic, par pression ou obligation, respectent les quelques règles suivantes:

• Les mets se préparent à la cuisine avant le pic-nic.

• On revêtira une tenue adéquate, lunettes à soleil, chapeau, *mosquito repellant,* crème de protection, habits clairs et amples.

• Le nombre de convives sera minimal, l'idéal étant un.

• On ne parlera pas la bouche pleine, idéalement on ne parlera pas du tout.

Les deux recettes qui suivent supportent ce protocole et toutes conviennent à la saison.

1. Vitello tonato

La veille, rôtir de tous les côtés un morceau de veau (longe, grenadin, rôti). Puis le mijoter, recouvert d'eau avec une carotte, du céleri-branche, un oignon piqué et un bouquet garni. Cuire entre 1 et 2 heures, selon le morceau de viande choisi. Une fois la cuisson terminée, laisser la viande passer la nuit dans son bouillon.

Le jour même, confectionner une mayonnaise très ferme, au citron mais sans moutarde. Ajouter des câpres, des anchois écrasés et du persil. En parallèle, cuire, mais pas trop, à l'huile d'olive une belle tranche de thon (éventuellement avec un peu d'estragon), émietter le thon et le mouiller avec un peu du bouillon de veau et incorporer le tout à la mayonnaise. Au dernier moment, découper très finement le veau et le recouvrir de sauce en décorant avec du persil et du citron. Si cette recette peut supporter l'usage d'une mayo industrielle, on n'utilisera en aucun cas du thon en boîte, car c'est ce qui fait toute la différence.

2. Pintade farcie

Faire revenir des chanterelles (ou des champignons de Paris) avec des échalotes émincées, saler, poivrer et déglacer avec un peu de vinaigre balsamique. Hacher du persil avec du thym et du romarin, ajouter de la chapelure et mouiller avec du cognac. Mélanger tous les ingrédients de la farce, bourrer la pintade et la cuire au four. Se mange chaud, tiède ou froid.

3. Linguine aux orties

Si vous avez pic-niqué au milieu de la nature hostile, vous aurez certainement déniché quelques orties. N'hésitez pas à en cueillir avec précaution ou prenez des gants. Ainsi, de retour dans votre cuisine vous pourrez confectionner un plat de pâtes assez gastronomique.

Pour un demi-kilo de pâtes, faire revenir un oignon émincé avec un peu d'ail dans du beurre. Ajouter 80 gr d'orties finement hachées, tourner un peu et verser 2 dl de lait. Laisser cuire et réduire une demi-heure. Ajouter sel, poivre et verser sur les linguine *al dente.*

Ne vous laissez pas berner par les sirènes qui ne jurent que par les jeunes pousses. Une vielle ortie bien poilue vous apportera beaucoup de satisfactions.

Une souplette

S'il vous reste des orties, vous pourrez confectionner une soupe qui se laisse aussi consommer froide. Faire revenir un oignon émincé, ajouter les orties hachées, de l'eau, un peu de lait et une pomme de terre. Lorsque la patate est défaite, la soupe est prête.

O. M.

Actualité sociale

Etranges mœurs chez les syndicalistes

«Enfin du syndicalisme debout!» Penché sur le plan de l'autoroute A5 qui sera tantôt vernie, Luca explique à une trentaine de permanents d'Unia comment vont se dérouler les opérations de la matinée: surtout, il va falloir jouer serré pour biaiser la police...

En ce jeudi, dès 8h, ce restaurant de bord d'autoroute fait office de Q pour des syndicalistes bien réveillés. Un brin exci-

Isabelle Stucki, «À côté de l'autoroute, la police musèle les manifestants d'Unia», in *Le Courrier*, 13 mai 2005

État policier

Insécurité publique planifiée dans le canton de Zurich

Zurich: le paquet d'économies taille dans la police cantonale
ZURICH - Le paquet d'économies ficelé par le gouvernement zurichois prévoit notamment la suppression de 150 à 200 postes dans la police cantonale. Selon son commandant, la lutte contre la drogue et la sécurité publique en pâtiront.

Le sentiment d'insécurité au sein de la population augmentera à nouveau. La police devra également diminuer la lutte contre les chauffards. A l'avenir, les contrôles de vitesses seront concentrés aux endroits où ils occasionnent le plus d'accidents.

Dépêche de Swissinfo, 18 avril 2005, 13h21

Charles Chopin en route pour le Séparatistan.

Le Kantique des Kantiques

Kant, portraituré vers 1990 par un amateur de science-fiction

DANS l'histoire de la culture comme dans celle de l'aéronautique, il se rencontre toutes sortes d'*objets volants non identifiés*. Ainsi en va-t-il des mythiques conférences sur la vie sexuelle d'Immanuel Kant que Jean-Baptiste Botul prononça en mai 1946 au Paraguay, devant un public qu'à certains égards nous pouvons qualifier de providentiel. Et nous ne saurons nous montrer assez reconnaissants envers les éditions des *Mille et Une Nuits* de nous permettre d'accéder enfin, dans une version autorisée enrichie au surplus d'un apparat critique fort utile, à ce texte qui était demeuré jusqu'à ce jour inédit dans son intégralité.

Jean-Baptiste Botul (1896-1947), injustement méconnu en dehors des cercles de spécialistes, fut, dans sa manière d'aborder l'histoire de la philosophie, un esprit novateur en ceci qu'il s'attachait à dégager le sens pour ainsi dire subliminal des grandes synthèses métaphysiques qu'il entreprenait d'étudier. Dans le cas d'Immanuel Kant, ce parti pris méthodologique inflexible lui valut l'inimitié définitive de Victor Delbos, grand pontife du kantisme sous la IIIe République, et lui interdit d'à jamais caresser l'espoir de professer en Sorbonne ni d'enseigner au Collège de France. La démarche *botulienne* (ou *botulique*, depuis presque soixante ans les exégètes hésitent, atermoient, tergiversent) d'analyse de texte s'en trouva durement flétrie et durablement stigmatisée.

Il est vrai que ce conférencier intrépide se lança un défi original lorsqu'il choisit de s'exprimer directement en allemand à *Nueva Kœnigsberg*, face à un auditoire presque exclusivement composé d'émigrés allemands natifs de la capitale de l'ex-Prusse orientale (aujourd'hui Kaliningrad, enclave de la Fédération de Russie dans l'Union Européenne, coincée entre la Pologne et la Lituanie), qu'ils avaient fuie en mai 1945 sous le déluge de fer et de feu qu'y déversa l'Armée Rouge lors de son avance triomphale en direction de Berlin. Aujourd'hui qu'il n'apparaît plus indécent ni scandaleux de faire aussi droit à la souffrance allemande durant ces années noires et d'éprouver de la compassion pour les bombardés de Dresde ou les personnes déplacées des marches orientales de l'ancien Reich, l'on peut évoquer *Nueva Kœnigsberg* sans forcément susciter l'incrédulité, l'hostilité butée ni l'ironie rageuse.

Les exilés devant lesquels Botul exposa ses vues s'habillaient à la façon de Kant, mangeaient, dormaient comme lui, faisaient chaque après-midi la même promenade légendaire dans un décor reconstitué qui ressemblait aux rues de Kœnigsberg. Pour l'orateur qui s'adressait à ce fervent auditoire, le dilemme était le suivant: s'il établissait définitivement que Kant, ainsi que le veut la renommée du philosophe, a vécu dans la plus parfaite chasteté, la communauté néo-kantienne à laquelle était destinée sa démonstration risquait, décidât-elle de s'imposer rigoureusement cette règle d'abstinence, de se retrouver vouée à la disparition par extinction naturelle. Si, d'un autre côté, le conférencier révélait l'existence d'une vie sexuelle de Kant, il entamait la légende dorée du maître grâce à quoi cette communauté, durement ballottée par les ouragans de l'histoire, devait peut-être sa cohésion et son salut. Toutefois Jean-Baptiste Botul ne broncha pas devant l'obstacle, tant il s'était persuadé, dans sa longue familiarité avec l'homme et l'œuvre, que *«la vie sexuelle de Kant est une des plus graves questions de la métaphysique occidentale»*, qu'elle est *«la voie royale qui mène à la connaissance du kantisme»* et que cette approche innovante l'habilitait *«à lire la* Critique de la raison pure *comme drame et autobiographie»*.

Telle que la rapportent les biographes du philosophe, la vie d'Immanuel Kant semble de prime abord tout entière dominée par la routine, l'étude et une monotonie quasiment… –tant pis, hasardons le mot: *transcendantale*. Son emploi du temps était réglé comme un mouvement d'horlogerie et, à en croire la tradition, on ne lui aurait connu ni maîtresse ni épouse. Pour un peu, l'on verrait en lui le parangon du métaphysicien asexué.

Un phénoménal énergumène

En premier lieu, il faut savoir que Kant gagnait sa vie essentiellement en qualité de précepteur indépendant, professant à domicile, et que cette situation ne s'accommodait guère de l'état conjugal, pis encore familial. Néanmoins, il importe de sonder plus avant le paradoxe kantien. Dans l'*Anthropologie*, au contraire des moralistes qui, souvent, vrais tartuffes et faux dévots, prêchent la chasteté mais pratiquent l'œuvre de chair, Kant fait l'inverse: *«Il prêche les plaisirs, mais en pratique s'abstient, se retient et se contient.»*

Ainsi en alla-t-il dans son domestique. *Herr Magister* n'embaucha ni gouvernante ni chambrière, mais Lampe, ancien militaire, homme à tout faire, dévoué et stupide. Dévoué et stupide, Lampe l'était tellement que le cérémonieux Fontane (1), chaque fois qu'il rendait visite à Kant, se souvenant à propos que la province septentrionale du margraviat de Mazurie qu'il venait de traverser et qui jouxte Kœnigsberg s'appelle le *Kalembourg*, se plaisait à demander à son hôte dans la langue de Voltaire: *«Et comment va ce cul de Lampe?»*

Standbild v. Chr. D. Rauch, 1857, von der Neuen Universität

Ne sacrifions cependant pas plus qu'il n'est nécessaire à l'anecdote et abordons de front le paradoxe qui est au cœur de la problématique botulienne (ou botulique, se reporter plus haut). Nous nous rappelons tous le principe qui est au fondement de la morale kantienne: *«Agis comme si la maxime de ton action devait être érigée par ta volonté en loi universelle.»* Or, observe finement Jean-Baptiste Botul –et ici une longue citation se justifie: *«Appliquons ce principe à la vie sexuelle. On voit tout de suite que la chasteté est tout aussi indéfendable et contradictoire que le meurtre puisque si tous les humains la pratiquaient, alors ce serait la fin de l'espèce. Il est impossible qu'un esprit aussi puissant que Kant se soit mis en contradiction avec ses propres principes.* (…) *Or l'objection redouble quand je considère un autre principe affirmé par Kant selon lequel tout organe existe en fonction d'un but qu'il doit remplir. Les organes sexuels aussi… Ceux du philosophe aussi… Sinon notre homme est un monstre, doté d'attributs superfétatoires. Ne pas faire usage de ses* genitalia *serait contredire aux lois fondamentales de la nature.»* Comment, dès lors, se dégager de cette impasse, sortir de l'aporie?

Ce qu'il faut comprendre, c'est que s'est opéré chez Immanuel Kant un transfert libidinal au bénéfice de la métaphysique, à laquelle *«on reviendra toujours* (…) *comme à une amante avec laquelle on s'était brouillé»*, ainsi qu'il le confesse non sans sincérité à la fin de la *Critique de la raison pure*. Or l'orgie métaphysique et ses dérèglements qui se nomment «dialectique», «paralogismes», «antinomies», ébranlent la raison et la font vaciller. On ne peut se prémunir contre eux que par une ascèse constante et impérieuse, laquelle tend à s'épancher, donc à se disperser, le moins possible.

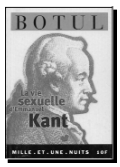
Où tout cela nous mène

Sueur, salive, sperme… Le philosophe doit garder ses liquides, retenir ses humeurs. Ne pas les gaspiller, mais les recycler: ne pas transpirer, ne pas cracher, ne pas… Bref: zéro émissions, Kant aride, Kant homme d'énergie contenue. La semence conservée, particulièrement, se mue en puissance spirituelle, en *pneuma*. En cela gît le secret des trois *Critiques*. Entité philosophique subliminale (mot lui-même dérivé du *sublime*, cette notion qui fascina Kant et à laquelle il a consacré certaines de ses pages les plus inspirées) apparaît chez notre métaphysicien la chose en soi, *das Ding an sich*, le *noumène*, dans un véritable fétichisme de la Chose que dément la pratique de la science moderne préoccupée au premier chef de relations, de flux, de champs, de systèmes. Or ce désir de regarder sous les jupes de la Réalité, cette obsession de ce que nous ne pouvons contempler mais par quoi tout notre agencement perceptif est régi n'est rien d'autre qu'un substitut –osons le mot– de la Vulve. Kant paie pour la Chose par tout un effort d'intellection, toute une contention éprouvante, mais il s'interdit d'y toucher. Il reste enserré dans le corset du Système. Dans les lieux spécialisés que déserte la philosophie, on appelle ces sortes de clients particuliers des *cérébraux*.

Nous approchons de notre conclusion. Nous avions noté que notre philosophe prônait les plaisirs en même temps qu'à titre personnel il choisissait de s'abstenir. Ce qu'il veut éviter, c'est la prolifération de l'humain, la volonté aveugle de persévérer dans son être qui agite l'individu pour le seul profit de l'espèce. La chasteté kantienne n'est ainsi pas négation du plaisir, mais de la génération. Le *cogito ergo sum* soustrait le sage au *coïto ergo sum* du *vulgum peccus*. Il lui permet d'affirmer qu'il existe une façon non sexuelle de se perpétuer: par ce retrait hors et loin des ébats génésiques qu'on conviendra d'appeler *mélancolie*, l'atrabilaire accède à la vie contemplative. Alors le philosopher devient possible, mille liens se créent, les philosophes vont se reproduire entre eux par filiation conceptuelle, et la semence qu'ils répandent tous azimuts et dont ils éclaboussent d'abondance le Livre d'Or de la Culture est toute spirituelle: les livres engendrent d'autres livres, à l'infini. Et Kant peut rester célibataire sans contradiction avec sa propre morale, puisque son célibat ne menace pas la reproduction de l'espèce. Et même, ce faisant, il contribue… à la «propagation de l'homme».

Telle est la solution préconisée par Jean-Baptiste Botul pour lever la contradiction qu'il avait initialement posée, solution dont on peut se satisfaire à bon compte, mais dans laquelle il n'est pas prohibé de pointer une argutie excessivement subtile, pour ne pas dire une véritable pirouette intellectuelle, –une entourloupe sophistique estimeraient d'aucuns. Nous nous flattons que notre lectorat est philosophiquement majeur et vacciné: il jugera par lui-même.

A.B.C.



Jean-Baptiste Botul
La vie sexuelle d'Emmanuel Kant
Mille et une Nuits 2000, 95 p., Frs 5.70

(1) Grand-père de Theodor Fontane, qui laissa une trace dans les lettres allemandes, et d'origine huguenote, à cette époque Fontane n'avait pas encore abjuré de parler français comme il devait l'imposer plus tard à sa famille au moment de l'invasion de la Prusse par Napoléon en 1806.

Charles Chopin en route pour le Séparatistan. *(À faire et à suivre...)*

Le métro de Moscou dans la bande dessinée contemporaine (VII)

LA panne d'électricité géante du mercredi 25 mai 2005 aurait bloqué plus de 20'004 usagers dans le métro de Moscou. La plupart d'entre eux sont restés coincés dans des wagons plongés dans la nuit. On rapporte même une anecdote : une famille de Smolensk a patienté plus de trois heures au milieu de l'escalier roulant de la station Arbatskaïa, ligne bleu clair. Le Ministère des situations d'urgence a assuré qu'il s'agissait d'un événement mineur. *«Les équipements datent de 1958 et ont besoin d'être réparés.»* a admis le vice-premier ministre Viktor Khristenko.

Fig. 31.– Alim Velitov, *Balovstva*, éditions des Gens du Poisson mort

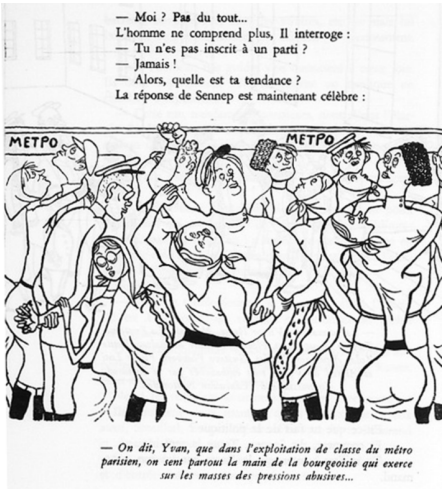


Fig. 30.– Jean Sennep, in Pierre Macaigne, *Le Tour du monde en 80 visas*, Horay, 1959

Ce fait divers permet à l'actualité, et à notre journal, de se recentrer une fois de plus sur ce bijou du transports en commun, fleuron de l'architecture du XXe siècle, en pleine expansion et fortement fréquenté. Mieux que ça, elle nous rappelle que le «Métro du nom de Lénine» n'est pas seulement un musée de l'architecture, mais aussi le lieu le plus fréquenté du monde. L'an dernier, le métro a transporté 3'200'599'996 passagers, une famille de Smolensk ayant décidé de repousser sa découverte de la capitale d'une année.

Nos premières études (*La Distinction* n° 99 à 104) ont montré que les stations du métro de Moscou sont abondamment représentées dans la bande dessinée franco-belge. Elles sont curieusement absentes quand on recense d'autres corpus iconographiques. Les usagers par contre, comme nous avons commencé à le démontrer dans notre dernière contribution (*La Distinction* n° 106), sont les sujets de représentations les plus diversifiées.

En 1959 Jean Sennep illustre un ouvrage de Pierre Macaigne, *Le Tour du monde en 80 visas*, paru chez Horay. La page 58 (Fig. 30) illustre à merveille la promiscuité généreuse et la franche camaraderie expérimentée lors des fameuses Rencontres de la jeunesse mondiale de 1957 (lire à ce propos «Gianadda au pays des Soviets» dans *La Distinction* n° 101). C'est également en 1959 que Dimitri Chostakovitch écrit sa seule opérette, *Moscou, quartier des Cerises*, représentée à l'opéra de Lyon pour la soirée russe de la Saint-Sylvestre 2004, dans une mise en scène de Macha Makeïeff et Jérôme Deschamps. Cette pièce d'un optimisme enjoué fait du métro un lieu de dialogue amoureux dans l'attente de jouir d'un appartement du nouveau quartier (Voir encadré).

À l'opposé du rêve internationaliste, on apprend la récente parution à Moscou de l'une des rares BD autochtones (un «petit livre de nouvelles graphiques», comme on dit là-bas) d'Alim Velitov, *Balovstva*, paru aux éditions des Gens du Poisson mort (dont le logo ComiX dessine précisément le squelette du poisson mort: le C pour la tête, l'o pour l'œil, le mi pour les arêtes et le X pour la queue) Ce récit offre une scène de genre patibulaire avec chien qui correspond assez bien à l'expérience de qui l'a tentée (Fig. 31).

Les carnets de voyage de Philippe Rabagnac et ses aquarelles en vente chez l'auteur croquent régulièrement des passagers du métro de Moscou peu communicants (Fig. 32). On peut dire la même chose des pastels de Jean-François Le Saint (Fig. 33). Les passagers assis sont plus facilement la cible de dessinateurs, d'autant plus qu'ils le sont de manière perpendiculaire à la marche, ce qui favorise le face à face avec l'artiste: être assis c'est s'offrir comme modèle.

Les bandes dessinées franco-belges n'entrent pas dans ces catégories, le wagon reste le lieu de l'action, et si on y voit à chaque fois des personnages assis, ceux qui sont debout sont les véritables protagonistes. Le premier exemple revient une fois de plus à Yann, scénariste de Bercovici dans *Papa, Maman, Lénine et moi*, Marsu production, 1991 (Fig. 34). Aux 14 scénarios concernant la Russie qu'a signés Yann et que nous avions recensés l'an dernier (*La Distinction* n° 101), on peut désormais en ajouter un quinzième, le tome XII de la série *Les innommables* qu'il signe avec Conrad: *Au sud-ouest de Moscou*, paru fin 2004 chez Dargaud. Le deuxième exemple est encore tiré de la mythique histoire de Barcelo et Tripp, *Soviet Zig-Zag* de 1988 (Fig. 35). Comment plusieurs romans mettent en scène les citoyens dans ce réseau souterrain dès les premiers moments de sa construction sera l'objet d'un futur exposé.

(À suivre attentivement dans un prochain numéro.)

S.-C. D.

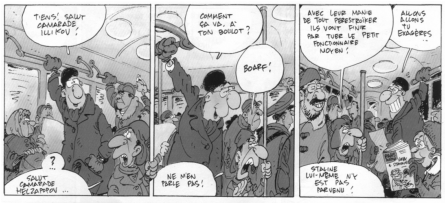


Fig. 34.– Yann & Bercovici, *Papa, Maman, Lénine et moi*, 1991

Fig. 35.– Barcelo & Tripp, *Soviet Zig-Zag*, 1988

Fig. 32.– Philippe Rabagnac, *Carnets de voyage*

Fig. 33.– Jean-François Le Saint, *Pastels*

À NOS LECTEURS

Dans un souci de clarification, les livres écrits par les journalistes et collaborateurs réguliers du *Monde* seront dorénavant présentés dans « Le Monde des livres » sous la forme unique d'une courte notule résumant l'ouvrage accompagnée d'une reproduction de la couverture.

IL aura peut-être échappé à ses derniers lecteurs que *Le Monde des Livres* (supplément de l'édition du jeudi daté du vendredi –à moins que ce ne soit l'inverse– du quotidien *Le Monde*) a récemment renoncé à la plus visible de ses pratiques de collusion littéraire.

Cette révision, dont on ignore si elle fut déchirante, a été effectuée en quatre lignes, en tête de la page VII du numéro daté du 25 mai 2005. Nous republions ce morceau d'histoire littéraire ci-dessus, afin de permettre à tout un chacun de le savourer longuement.

Ceux qui désireraient en savoir plus sur ce sujet, sur Philippe Sollers, Josysane Savigneau et quelques autres représentants de la gent écrivante, sont invités à se reporter à divers ouvrages parus ces dernières années, notamment ceux de Pierre Jourde, *La littérature sans estomac* (L'Esprit des péninsules, 2002) et d'Éric Naulleau, *Petit déjeuner chez Tyrannie* (La Fosse aux ours, 2003), déjà (r)encensés dans *La Distinction*, n° 95, avril 2003.

Les aveux les plus discrets sont les plus beaux. *(J.-F. B.)*

Dimitri dans l'métro

Macha, jeune mariée que la crise du logement prive d'un foyer conjugal, vient voir son mari Sacha Boubentsov, guide au musée historique:

«Je t'ai apporté des chaussettes, une chemise et un slip. Il faut absolument que tu ailles aux bains aujourd'hui. (...)

Boubentsov:

– Où est-ce qu'on se voit ce soir?

Macha:

– Peut-être chez le coiffeur, rue Kouznetsky Most. Tu feras semblant d'attendre ton tour.

Boubentsov:

– Et s'il n'y a personne d'autre? Disons devant la Salle des Colonnes. Tu te souviens?

Macha:

– Bien sûr. C'est là que nous nous sommes rencontrés la première fois. Et depuis, nous nous sommes donné rendez-vous à tellement d'endroits…

Boubentsov:

– Au début, c'était surtout dans la rue.

Macha:

Ensuite dans le métro…»

Extrait de *Moscou, Quartier des Cerises*, comédie musicale en trois actes, opus 105 de Chostakovich, livret de Vladimir Mass et Mikhaïl Tchervinsly, traduction Macha Zonina, acte I, tableau 1. Représentée également en février 2004 à l'Université de Genève sous le titre tchékhovien (centenaire oblige) de *La Merisaie*.

Ce quartier entièrement construit à la fin des années cinquante se nomme en russe *Tcheriomouchki*. On y trouve au marché un excellent esturgeon à faire au four pour pas trop cher et des cerises noires dès le mois de mai.

Il n'existe qu'un seul enregistrement de l'œuvre: Guennadi Rojdestvenski, Orchestre de la Résidence de La Haye, Capella de l'Orchestre Symphonique de l'État de Russie, avec Andrei Batourkine (Boubentsov) et Irina Gelakhova (Macha), Chandos, 1997.

La vie des bêtes

Ça ronronne chez les gens de télévision

(ALAIN ROUÈCHE)

Le zoo souffle 40 bougies

Le Zoo de La Garenne organise un week-end portes ouvertes les 4 et 5 juin prochains pour fêter dignement ses 40 années d'existence. Pour l'occasion, le parc animalier a l'honneur de recevoir une marraine de choix, la journaliste de la TSR Muriel Siki (ci-contre, avec Roger Perrin, président de la Fondation de La Garenne et Pierre Ecoffey.

Tribune de Genève, 27 mai 2005

La pente d'Ayent et la côte des Ayentôts

(suite de la page 1)

sous forme de fiction impérative le passé pas si simple et le présent compliqué de la plus que parfaite commune d'Ayent.

Premier volet de la synopse ayentole: Bender. La *Distinction* a longuement traité de la querelle qui a opposé le sociorien et histologue Gabriel Bender aux édiles locaux. Pour mémoire, celui-ci mandaté par ceux-là s'est vu contraint, suite à une saga juridico-judiciaire (sur laquelle nous ne reviendrons plus qu'épisodiquement), de publier son opérette de commande sauvée de la corbeille aux éditions Monographic à Sierre, sous le titre *Ivresse, entre plaisir et discipline*. Digne émule de Germain Clavien, Bender est un faiseur de clés. Dans son pensum, tous les noms de lieux et de personnes ont été modifiés, ce qui rend malaisé la comparaison du bâtard de cet enfant d'un autre village avec l'enfant légitime du légitimé Constantin. Il faut être initié pour voir affleurer sous la plume de Bender les réalités locales. Exemple et décodage avec le titre: Ayent c'est Ivresse, Savièse c'est Plaisir et Montana Discipline. Laborieux.

Deuxième évangéliste de la vulgate ayentole: Praz. Il a livré son opus sous le titre d'*Elle s'appelait Marie-Thérèse Seppey*, aux éditions Monographic également. Insuffisant! L'auteur s'est attelé à décrire un seul aspect de l'histoire communale d'Ayent, le peu glorieux crime de Botyre. Il s'est permis de nombreuses libertés avec la géographie et l'histoire. On s'y attendait un peu de la part de Narcisse René Praz, polémiste qui se réclame de l'anarchie flamboyante et de la libre-pensée galopante. Grandi à Nendaz, en face, de l'autre côté du Rhône, patrie du bloyen Jean-François Fournier (6), du gouvernator Jean-René Fournier et du nemrod Rossini. Né là, puis revenu, Narcisse René n'est, vu d'Ayent, pas un enfant du pays du tout. D'où son incompétence présumée. Pire que ça, Narcisse Praz a même été dénoncé comme plagiaire. Il aurait repiqué son intrigue à Corinna Bille. Les deux morts de Botyre sont d'abord réduits à un, puis multipliés par quatre. Le premier a vu sa cervelle écrabouillée à coups de marteau (7). Puis il a plongé corps et biens dans le courant glacé du Rhône tandis que les trois autres ont été décapités (8). Praz ne se contente pas d'avancer la scène de nonante-trois ans, (quatre-vingt-deux pour les francophones) il déplace le théâtre des opérations d'Ayent à Montana (d'Ivresse à Disci-

Le commissaire Hermann Delasoie, déguisé en capucin à la Pentecôte d'Ayent.

pline, dans le roman de Bender), y introduit le sexe (9), la jalousie et les trafics de parcelles de vignes. L'intrigue se corse de l'impuissance d'un notable résolu, le notaire Farnier, mort d'avoir succombé sous les coups redoublés de son épouse, de son amant et de son amoureux. *«Il n'y a aucune allusion à l'impuissance des notables à résoudre le conflit corse.»* affirme Praz dans un numéro de *La Libre-Pensée* à paraître. Praz en profite pour dépeindre le portrait d'un Valais dense, magnifiquement et authentiquement AOC, comme Avortement, Obscurantisme et Catholicisme. Quelques personnages secondaires pimentent l'œuvre, tels le curé de Mörel, connu dans la vallée pour sa capacité à engrosser tous les printemps une nouvelle boniche, et Catherine Gasser, l'avorteuse officielle de l'évêché. Le portrait de cette miraculeuse jeune femme de 22 ans, condamnée à *«être exposée pendant un quart d'heure à la sortie des offices divins un jour de dimanche devant l'église de Saint-Maurice de Lacques, portant en mains un cierge allumé et une couronne de paille sur la tête»* vaudrait pourtant amplement les 34 (10) balles de l'ouvrage. Des personnages imaginaires se mêlent à l'intrigue, comme le bourreau Placide Aymon, surnommé Tranche-col, ou le policier voltairien Hermann Delasoie, qui revêt la bure de confesseur itinérant pour arracher les aveux qui manquent à ses enquêtes.

Praz profite de l'histoire d'Ayent pour dénoncer la mission des sexes et des ventres valaisans, instrument de la réévangélisation: *«Et en avant pour les dix, douze, quatorze et seize grossesses! Mais au-delà de l'asservissement ainsi infligé à ces malheureuses femmes, se glisse le calcul cynique de l'Église de Rome qui consiste à créer de la pauvreté, que dis-je, de la misère dans les pays qu'elle contrôle, l'Italie, l'Espagne, le Portugal, L'Irlande, la Pologne et, plus près de nous en Suisse, les cantons primitifs, Fribourg et bien sûr, notre beau Valais. Créer de la misère, cela signifie, à la longue, contraindre ces populations à l'émigration. Et qui dit émigration dit implantation de bonnes et braves pondeuses, de bons et braves petits catholiques en pays protestant ou hantés par les sectes. Allez, croissez et multipliez…»* (11)

(Pour les lecteurs qui auront le courage de se reporter aux épisodes précédents de notre feuilleton littéraire, il apparaîtra clairement que cette leçon de Narcisse Praz s'adresse tout particulièrement aux dévots du couvent souterrain de fécondation *in vitro* de Saint-Maurice, engendré non pas créé par son condisciple du Petit séminaire de Sion: Bernard Crettaz. Comme quoi le ventre de la même mère peut enfanter le poison et son antidote!)

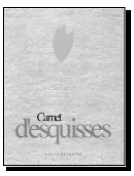
Troisième angle du cercle des poètes ayentoles, Bernard Crettaz, toujours lui. Qui vient de signer une œuvre que chacun espère définitive. Il faudra bien y revenir prochainement.

Quatrième porte à droite au fond du couloir donc, Luc Constantin. Dans *Carnet d'esquisses*, point de ventres enflés sous les coups de bite des ensoutanés, point d'avorteuses non plus, ni de sourds-muets délirants. Peu de mysticisme. Ni éclairé d'en haut, ni débordant ses enflures des rumeurs d'en dessous dans le très lisse et très au passé simple roman du didacticien parmi les siens. Dans la scène du double meurtre de Botyre apparaît un troisième actant (*the third man*): un jeune peintre qui passe ici par hasard, par erreur et pas rasé. Il devait se rendre chez Bieler à Savièse (Plaisir chez Bender). Le voici qui se trompe de chemin. Il fait nuit. Il atterrit à la page 13 du livre de Constantin au milieu d'une soirée raclette où on lui contrôle son appellation d'origine. *«Avant même qu'il eût le temps d'articuler sa réponse, une détonation claqua, fendit la nuit compacte et une flamme déchira l'obscurité, telles ces ampoules au magnésium que son oncle, photographe, faisait exploser les jours de fête quand il se mettait en tête de donner à sa famille* une parcelle d'éternité *selon son expression.»* (12) Puis, en moins ampoulé, il se prit une balle de fusil qui le fit culbuter et heurter une pierre. Bilan: 45 jours de coma et réveil amnésique. Par un artifice narratif, véritable trait de génie littéraire, l'infirmière polaco-neuchâteloise à son chevet lui lit chaque jour la presse locale pour l'aider à retrouver sa mémoire. Le facétieux Constantin, *«un enfant du pays vivant depuis longtemps loin de sa terre»* (13) a relevé un défi, reconnu par ses mandataires: *«celui d'être un méticuleux scientifique, un rigoureux traducteur de l'ombre de notre mémoire et un ingénieux romancier»* (14). Il a construit une idylle entre le patient et l'infirmière, idylle qui aboutit à un mariage célébré en l'église d'Ayent, à quelques fausses couches et enfin à une miraculeuse grossesse annoncée un jour de Pentecôte, pendant la distribution du pain et du vin. *«Les yeux embués, il caressa les cheveux blonds et fins de sa femme et lui donna un baiser sur ses joues roses.»* (15) Puis ce fut une naissance en bonne et due forme. Épisode fort bien décrit au demeurant par Adeline Favre dans *Moi, Adeline accoucheuse*, encore et toujours chez Monographic… Devenu père, le peintre se met à affectionner le plus que parfait village et à ne parler qu'au plus-que-parfait du subjonctif. À la fin du récit, il est très vieux, très sage et pense au futur: *«Ma mort mettra un point final à ma vie.»* (16) Un écrivain est né.

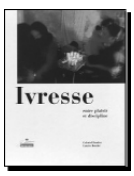
P. P.

(1) Postface de Martial Aymon, p 207.
(2) Romaine Jean signe ainsi la préface, p. 6.
(3) Note sur le marque-page.
(4) Note de la rédaction.
(5) Constantin, p. 204.
(6) «Je n'aime pas son livre, il y a trop de mottes.» Note de l'empereur Joseph II.
(7) «À sa place j'aurai continué à fermer les yeux.» Note de Claude Roch.
(8) «C'est pas à nous que ça arrivera.» Note de Jean-Michel Cina.
(9) «Et on ne m'a rien dit?» Note de Laurence Revey.
(10) «Un prix que l'on espère minimal.» Note de Françoise Berclaz Zermatten.
(11) Narcisse Praz, p. 180.
(12) Luc Constantin p. 13.
(13) Luc Constantin, p. 210.
(14) Lydia Fournier, in Constantin, p. 7.
(15) Constantin, p. 82.
(16) Constantin. p. 207.

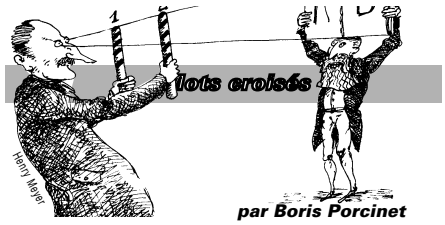
Narcisse Praz
Elle s'appelait Marie-Thérèse Seppey
Monographic, 2005, 341 p., Frs 34.–



Luc Constantin
Carnet d'esquisses
Chez l'auteur, 2005, avec des pages, Frs 49.–



Gabriel Bender
Ivresse, entre plaisir et discipline
Monographic, 2005, 250 p., Frs 1.– de moins que Constantin



Jeux croisés

par Boris Porcinet

	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10
1										
2										
3										
4		■						■		
5				■						■
6					■					
7						■				
8			■					■		
9							■			
10										

De gauche à droite
1. En Europe, favorable à la loi sur le partenariat, mais sans pénétration.
2. Garage à bêtes.
3. L'art de casser des œufs quand il faut cacher des jeux.
4. Fréquente dans la morue, mais pas dans la moule – Élément chimique.
5. En maïs, mais pas en mai – Quelques coups de rame et c'est déjà demain.
6. Une bonne aide pour remplir cette grille – Réducteur de tête pour médecin.
7. Entaille à bois – Repaires de voleurs.
8. Toujours en Europe – Se rendit – Successeur de Jean-Paul.
9. To be or not to be, that is the question – Dégradé.
10. Faire comprendre.

De haut en bas
1. Un tsunami qui vous veut du mal.
2. Elle titre beaucoup – Vainqueur du Champignac et objet de 2 florilèges distingués.
3. Prend toute la main – Encore en Europe.
4. Ennemi public numéro 2 – Satisfait le courtier et le pilote.
5. Elles empruntent ces sentiers – Tente d'Amérique.
6. Poisson apprécié pour son huile – Et il n'y en a pas (de plus haut).
7. Aussi vieux.
8. La nouvelle s'ouvre régulièrement dans les discours – Au niveau européen, plus populaire en Suisse qu'en France – Donne la clef.
9. Trop la honte, le vieux.
10. Ingrédient (double) de pizza grecque – Pour un panier à centaines de points.

À partir d'une image

L. Sambo

L'artiste en prison

Prison légère, imaginaire, et pourtant! Sous le front en ombre chinoise, quels empêchements, quelles barrières! et quelle liberté. Décision irrévocable illustrée par les grilles rectilignes. Projets flous. Mises à jour. Kilomètres de mots alignés un par un, bellement raturés, réécrits. Chaque rectangle tracé si net sur la photo suggère un carnet, un cahier, une pile de feuilles, un titre cent fois retravaillé.

Lentement, mais sûrement, souvent détourné, toujours revenu à l'établi, têtu, aimable, l'artiste va de l'avant, faussement enfermé, plus libre que l'air. *(V. P.)*

Roman-feuilleton

Walther Not

Le calme plat

Traduit de l'allemand et présenté par Cédric Suillot

Vingt-septième épisode

Résumé des épisodes précédents

De retour de Genève, l'inspecteur stagiaire Not n'a guère avancé. Mais qui donc a bien pu assassiner le prétendu Hermann Eberhardt, alias Ludwig, alias Bang, alias Brandt, alias Winter, alias Walter Scott, alias Ignace Reiss?

Sous-Gare, mercredi 8 septembre 1937, 20h00

Bien que j'eusse raté l'heure du repas, la vieille Lamunière accepta de me servir un petit en-cas «et sans supplément de prix, parce que c'est vous, Monsieur l'Inspecteur». J'eus droit à un bol de chicorée amère, très amère, une tartine sèche et la carcasse du maigre canard servi peu auparavant aux pensionnaires. Avait-elle elle-même capturé ce palmipède du côté de Vidy aux fins de se rembourser des quignons de pain qu'elle jetait au lac chaque dimanche après-midi? Bientôt, nous allions manger du cygne, comme les seigneurs du Moyen Âge…

Après m'avoir annoncé fièrement que deux messages étaient arrivés pour moi, dont l'un –apporté par une *estafette*– venait du commandant Bataillard en personne, la vieille sorcière chercha bien entendu à savoir où j'avais passé la nuit précédente:

– Vous êtes bien rapide, vous avez déjà une *fréquentation* par ici…

L'usage que la harpie faisait de ce substantif me parut de prime abord quelque peu étrange, que voulait-elle donc insinuer? Une fois de plus, je n'eus qu'à invoquer les nécessités de l'enquête, qui m'avaient mené jusqu'à Genève, pour éviter de m'étendre davantage sur le sujet.

L'unique voiture de la police vaudoise dans les années trente

Comme un rituel, elle me présenta ensuite ce qu'elle avait baptisé sa *petite revue de presse*. Dans ces articles de journaux découpés avec beaucoup de soin et collés dans un cahier d'écolier, les derniers rebondissements de la «mystérieuse affaire de Chamblandes» faisaient les gros titres de l'actualité lausannoise.

– Une fois de plus, les journalistes écrivent n'importe quoi pour faire vendre. Et je le regrette, car c'est mauvais pour notre tourisme. De mon temps, on ne parlait qu'à peine des chiens écrasés, bientôt il y aura des photos de cadavres sur la première page de nos quotidiens. Voyez plutôt!

«Avis d'un policier étranger en séjour dans une petite pension, annonçait la *Feuille d'Avis de Lausanne*, qui poursuivait en mettant à la place des meurtriers. *Les motifs sont évidents, à moins que ce soit une affaire d'espionnage. La nationalité nous indique la piste principale et les gens à interroger. Ce chemin qui longe le cimetière, en quittant l'avenue du 16 mai pour s'engager dans ce chemin, il faut chercher un endroit peu éclairé, mais ils continuent jusqu'à une voie de grande communication. Donc ils ne cherchaient pas un endroit discret. Donc ils connaissent les lieux. Le crime a été commis à l'écart, peut-être dans une villa avec un grand jardin ou une cave. Les chefs sont déjà loin, égaillés comme une bande de moineaux devant le plomb.»*

Le *Droit du Peuple* avait quant à lui une idée bien précise: *«Le crime de Pully: Sur la piste des assassins!»* Un peu plus loin, la Sûreté était suspectée de cacher une vérité dérangeante pour le pouvoir *«S'agit-il d'un nouvel exploit de l'OVRA? Pourquoi ne livre-t-on pas l'identité de la victime au public?»*

Pour la *Gazette de Lausanne*, *«les investigations de la Sûreté, qui se sont poursuivies mardi dans différentes directions et avec la collaboration de plusieurs polices, ont abouti en fin de soirée à un résultat positif.»* Le communiqué officiel de la Sûreté n'avait guère été modifié. *«Les nécessités de l'enquête ne permettent pas d'en dire plus à l'heure actuelle. Mais il paraît bien s'agir d'une exécution ayant un caractère politique à laquelle ont participé un certain nombre de personnages, dont on a recueilli la trace à Lausanne et ailleurs. L'enquête se révèle particulièrement ardue.»* Sur la page voisine, une dépêche annonçait en peu de mots l'annulation pure et simple des Jeux Olympiques de Tokyo, en raison des développements de la guerre sino-japonaise: les délégués olympiques Hira et Kata Kana étaient sans doute en train de faire leurs valises pour rentrer au Pays du Soleil Levant.

Comme toujours, la *Tribune* n'avait rien publié qui mérite une quelconque attention. Son rédacteur en chef ne s'intéressait qu'à deux sujets: la propreté des rues (qui n'était plus ce qu'elle avait été) et l'élection de Miss Pays de Vaud, appelée à se dérouler au Palais de Beaulieu dans les jours suivants. L'éditorial rappelait au passage le destin d'une récente Miss France, dont la rumeur disait qu'elle venait de rencontrer un richissime prince oriental. Crottes de chien et rêves de midinettes: tout un programme.

Seule la *Nouvelle Revue* semblait bénéficier de sources proches de l'enquête: il y était question d'un *«crime communiste, commis sur un ressortissant d'un pays oriental, communiste notoire, agent bolchévique actif»*. Le chroniqueur précédait même la police, allant directement aux conclusions: la victime avait été exécutée *«par une équipe appartenant à son milieu d'origine.»*

Bref, aux yeux de la presse, la police semble pédaler dans la choucroute, résumai-je, sans vouloir confirmer l'une ou l'autre des versions données.

Monsieur l'inspecteur, vous avez de ces expressions! Est-ce dans la Sodome du bout du lac vous avez acquis un tel vocabulaire? Faites attention, c'est la ville de tous les péchés depuis que l'hérésiarque pervers de Noyon s'en est emparé!

Parvenu à ma chambre, je commençai par ouvrir en grand les fenêtres, pour chasser l'odeur de renfermé et l'esprit sectaire qui stagnaient dans la maison. Je déchirai ensuite la première des enveloppes qui m'attendaient. Elle ne contenait que quelques lignes, dactylographiées: V●TRE EN●UETE P▲RT SUR UNE M▲UV▲ISE PISTE. VOUS ◗EVEZ ▲BS●LUMENT ▲PPREN◗RE CERT▲INES CH●SES. TR●UVEZ-V●US JEU◗I S●IR ▲ ◗IX HEURES ▲U C▲FE ◗U P●NT. S●YEZ PLUS ◗ISCRET ●UE LUN◗I. L'invitation n'était pas signée, mais je n'avais guère de doutes sur l'identité de celui que j'allais rencontrer le lendemain soir.

Le message de mon chef était tout aussi laconique: *«Le commandant de la police vaudoise attendra l'inspecteur stagiaire Not sur la place du Château le jeudi 9 septembre, à 630 précises. Cette convocation tient lieu d'ordre du jour. (S) Bataillard, cdt.»*

La Cité, jeudi 9 septembre 1937, 6h30

Remontant la rue Cité-Devant, j'aperçus de loin le commandant en grande discussion avec quelques subordonnés et un civil, à proximité de la Jordan (1) achetée d'occasion par la police vaudoise. Tout le groupe se tenait sous la statue du Major Davel, et les mains de bronze de ce dernier s'avançaient au-dessus de leurs têtes. Par son attitude, le libérateur maladroit du canton semblait leur dire: «Attention, compatriotes, allez-y mollo! Doucement, surtout ne me suivez pas: il est toujours davantage urgent d'attendre.»

Cet appel au calme ne touchait qui guère Bataillard, qui semblait furieux. En uniforme militaire, coiffé du large casque noir qui donnait à nos soldats un air médiéval, il vitupérait et agitait ses gants au visage de son interlocuteur, que les gendarmes encadraient.

Le chef de la police m'aperçut et se dirigea vers moi, tandis que deux hommes accompagnaient le civil vers leurs bureaux. En le croisant, je reconnus le bourgeois que nous avions rencontré trois jours plus tôt au bordel de la rue de la Tour, en guêtres et sans pantalon, la main dans la culotte d'un scout.

– Ah, vous êtes enfin parvenus à arrêter ce pervers! apostrophai-je mon supérieur.

Bataillard demeura quelques instants interloqué, puis éclata d'un long rire alors qu'il me faisait monter rapidement dans le véhicule en compagnie du chauffeur et de son ordonnance.

– Le pervers, comme vous dites, s'appelle Jean Bauffe, et il est conseiller d'État, chef du Département de Justice et Police.

– Mais…

– Oui, oui, ses goûts le portent vers les très jeunes gens. C'est bien lui qui était en même temps que vous dans la maison de passe. Son inclination ne nous arrange guère, mais tout le monde est au courant dans la police.

– Même Potterat?

– L'inspecteur Potterat plus que les autres. Il n'ignore aucun des potins de cette ville depuis un demi-siècle. Il ne vous a rien dit? C'est qu'il n'aime guère étaler les turpitudes locales, il en conçoit une sorte de honte patriotique. Ou alors, il a cherché à vous mettre dans l'embarras. L'homme est parfois taquin, voyez-vous…

– Vous sembliez pourtant assez remonté contre le conseiller Bauffe.

– Ma fureur n'a rien à voir avec ses mœurs, mais avec sa couardise. Nous tenons des preuves qui nous permettent d'inculper un responsable socialiste pour outrage public aux mœurs et attentat à la pudeur des enfants, mais cet âne de Bauffe, craignant que les rouges s'en prennent à lui, tarde à autoriser l'opération. Ce n'est qu'une question de semaines, je finirai bien par le convaincre (2).

Soigneusement capitonnée, la limousine américaine était très confortable: elle n'avait rien d'un panier à salade. Stupéfait de ma propre candeur, je gardais le silence. Le chauffeur avait pris la direction de la colline de Sauvabelin. Dans les virages, nous pouvions apercevoir le soleil se lever sur le Léman. Les coulisses de ce cadre idyllique continuaient à se révéler à moi.

La bonne humeur du patron de la Sûreté avait vite disparu. Il parut pressé de me donner ses ordres. Dans sa bouche, les injonctions suivaient les mises en garde, comme les cigarettes succédaient aux mégots sur ses lèvres, sans interruption.

– Soyez attentif. Je vais descendre de la voiture au Mont-sur-Lausanne. Les manœuvres se terminent par un grand défilé, auquel vont assister de nombreuses délégations étrangères. Nous devons montrer la puissance de notre armée et cacher ses faiblesses, mais aussi surveiller tous les espions qui vont pulluler aujourd'hui dans la région comme des doryphores dans un champ de patates.

– Que dois-je faire?

– Vous partez pour Berne avec la voiture. Il s'agit de ramener sous bonne escorte la seule suspecte actuellement arrêtée dans l'affaire Reiss: la jeune femme qui a loué la voiture des assassins. Elle aux mains du *Wachtmeister* Studer, le plus célèbre enquêteur de la ville fédérale.

– J'ai souvent entendu parler de lui.

– Potterat ne vient pas avec vous. Je ne peux tout de même pas l'expédier deux jours de suite hors du canton: il n'est plus tout jeune. Vous le retrouverez au Mont pour le service d'ordre du défilé, en fin de matinée. Ne vous attardez pas! En revenant de Berne, la voiture fera à nouveau un crochet par ici, et le brigadier-chef Meyer vous remplacera.

Puis il me questionna brièvement au sujet de mon enquête à Genève. Manifestement le commissaire Pouchinot lui avait déjà fait parvenir un rapport et le gros Potterat avait livré quelques bribes confuses. Je ne fis que confirmer ce que le commandant savait déjà. Pas question de me couvrir davantage de ridicule pour l'instant: je n'allais lui parler ni de Margarete Gustavsohn, agent 10113 de la Gestapo, que je n'avais mentionnée encore à quiconque, ni d'Alexandre Radó, chef de réseau du Guépéou, dont Pouchinot ignorait l'existence et dont ma description n'était certainement pas restée gravée dans la mémoire avinée de la Barrique.

En revanche, Bataillard était très au courant de mes contacts avec le lieutenant-colonel Jacques Arroland. L'homme lui semblait particulièrement louche, il se pourrait qu'il travaille en réalité pour un service parallèle, plus ou moins subversif, comme il en gravitait passablement dans l'entourage du maréchal Pétain. Il convenait de se méfier de ce déraciné, un traître potentiel, pensait Bataillard.

– Souvenez-vous, Not, dans le renseignement, tout est bon, mais dans le renseignement tout se vend: chaque information est une marchandise, donnant-donnant. Pourtant, leur valeur n'est pas toujours identique. Faites bien attention à ne pas vous faire rouler. C'est un peu comme d'entrer en contact avec des journalistes. Et puis, derrière cette affaire, il y a avant tout l'arrivée des réseaux soviétiques en Suisse. Je vais vous faire une confidence: l'émetteur à ondes courtes que la police installe actuellement sur les hauts de la ville cache une installation de détection, et il semble bien qu'un émetteur soit déjà opérationnel à Lausanne. Les Soviets sont partout, comme ils le disent eux-mêmes!

Nous étions arrivés au carrefour du Mont. Après un salut sec, le commandant Bataillard ajusta son baudrier, redressa sa baïonnette et descendit, suivi de son ordonnance. La conduite intérieure s'engagea sur la route de Berne.

À son bord, je ne pus m'empêcher de penser que la décision avait été prise de me renvoyer en terre alémanique en raison de mon incompétence.

(à suivre)

(1) La *Jordan Motor Car Company* fut fondée en 1916 à Cleveland (Ohio). Elle ne survécut pas à la Grande Crise et sa faillite fut déclarée en 1932. (N. d. T.)

(2) Effectivement, le secrétaire du Conseil communal de Lausanne fut mis sous les verrous peu après. *La Gazette de Lausanne* mentionne cette arrestation dans son édition du 12 juillet 1938 (*N. d. T.*)